

## UN VILLAGE FRANÇAIS AU CŒUR DE L'AMAZONIE (3/5)

À Trois-Sauts, les habitants sont tiraillés entre leur mode de vie traditionnel et l'ouverture à la société de consommation, alors que le parc national se met lentement en place

# Le quotidien chahuté des Indiens wayampis

TROIS-SAUTS (Guyane)  
De notre envoyée spéciale

Ce matin de juin, à Trois-Sauts, les femmes s'affairent sous les carbet. Au pied de ces maisons en bois construites sur pilotis, elles préparent le cachiri, la bière de manioc qui sera servie en quantité lors d'une prochaine fête. Elles pèlent, râpent, tamisent et surtout « désintoxiquent » la chair de ces racines dans une presse à manioc suspendue, appelée coulevre. « Les Amérindiens qui consomment le manioc amer constituent le seul exemple connu de civilisation bâtie autour d'une plante vénéneuse », rappelle l'ethnologue Françoise Grenand. Ici, le manioc sert à toute la cuisine, une fois la toxine extraite : on en fait non seulement une boisson fermentée, mais aussi du couac (une semoule) ou la cassave, une galette que l'on mange comme du pain.

Le village, situé à l'extrême sud de la Guyane et peuplé de 600 Indiens de l'ethnie wayampie, a su conserver son mode de vie traditionnel parce qu'il est isolé et difficile d'accès. Certes, la tôle a remplacé les toits confectionnés avec des milliers de palmes et le fusil a pris le pas sur l'arc comme le moteur sur la pagaie. Pour autant, on y vit encore de chasse, de pêche et du produit des abattis, ces parcelles de forêt savamment défrichées où l'on cultive du manioc, bien sûr, mais aussi de l'igname, de la canne à sucre, des patates douces, du maïs et du coton.

Aline, 25 ans, s'y rend presque tous les jours, accompagnée de sa fille de 4 ans, qui se délecte d'un morceau de canne fraîchement coupé. Comme les autres femmes de Trois-Sauts, elle en revient le dos courbé sous une hotte de 30 à 40 kg de tubercules, traversant cascades, rivières et sentiers touffus jusqu'à son carbet. Pendant ce temps, les hommes sont à la chasse et, du village, on entend résonner les coups de feu : la forêt amazonienne abrite des centaines d'oiseaux et de mammifères que les Indiens savent débusquer, échappant à la réglementation qui protège certaines espèces, au nom d'un mode de vie ancestral et d'autosubsistance. Au bout des fusils, des toucans, des aras, des tapirs et toutes sortes de singes... qui ne tardent pas à bouillir sur le feu, comme les poissons argentés du fleuve Oyapock, quand ils ne sont pas boucanés.

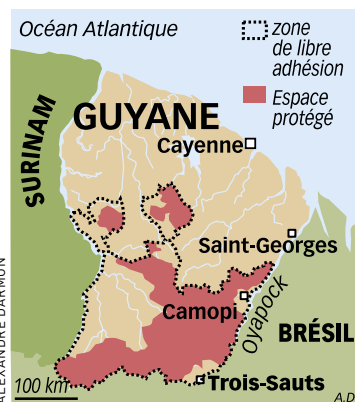
Triste paradoxe cependant : dans ce village du bout du monde, toute la chaîne alimentaire est aujourd'hui contaminée par le mercure, déversé pendant des décennies par les orpailleurs dans les eaux limoneuses du cours d'eau. D'après l'Agence française de sécurité sanitaire de l'environnement et du travail (Afsset), une étude de 2004 montre « une imprégnation excessive par le mercure » à Camopi et Trois-Sauts, où « 12 à 24 % des enfants » dépassent les normes fixées par l'Organisation mondiale de la santé. Sur les murs du poste de santé, des affiches recommandent d'ailleurs aux habitants de consommer des poissons herbivores, les moins contaminés, ou insistent sur les dangers courus par les femmes enceintes et leur bébé.

Mais le message n'est pas facile à faire passer. Le fleuve, qui draine cette pollution chimique, est avant tout source de vie, et toute l'organisation sociale tourne autour. Barré par des sauts, où l'eau tourbillonne en rapides entre les rochers saillants, il a même donné son nom au village, érigé à l'endroit où se forment trois sauts, trois larges et belles marches en cascade. On s'y lave, on y baigne les bébés, les enfants s'y jettent en riant aux éclats aux heures chaudes de l'après-midi... Il est aussi l'unique lien des habitants avec le reste du monde, puisque, dans le sud de la Guyane, nulle route ne traverse la forêt.

C'est donc en pirogue que les familles partent en expédition de chasse, à quelques heures de navigation du village, dans l'espoir de trouver du beau



Un jeune du village (à droite) a troqué le kalimbé contre une tenue sportive. Pour certains, la ville offre un mode de vie attractif.



## REPÈRES

### Les Indiens en Guyane

#### On dénombre 6 200 Amérindiens répartis en six ethnies :

les Arawaks, les Kali'nas, et les Palikurs habitant sur la côte, les Tekos, les Wayanas et les Wayampis à l'intérieur des terres. Source : *Cultures, variations linguistiques et enseignement : l'exemple du palikur à Saint-Georges de l'Oyapock en Guyane.*

#### Pour mieux connaître les Indiens wayampis :

*Indiens de Guyane, Wayana et Wayampi de la forêt*, Jean-Marcel Hurault, Françoise et Pierre Grenand, Autrement, 1998, 26 € ; *Et l'homme devint jaguar*, Françoise Grenand, L'Harmattan, 1982, 35,85 €.

gibier. Elles s'installent durant plusieurs jours dans la forêt, emportant tout un attirail de marmites, de hamacs et de fusils, mais aussi du roucou, un fruit rouge non comestible dont les Indiens s'enduisent le corps pour se protéger du soleil et des piqûres de moustique. C'est aussi en pirogue que certains habitants de Trois-Sauts se rendent à la ville. Plus précisément à Saint-Georges-de-l'Oyapock, une bourgade située à plus de 200 km au nord, où ils côtoient alors un monde aux antipodes du leur : voitures, téléphones, eau courante... Et surtout produits transformés ou manufacturés, que les Wayampis rapportent au village : du sel, du sucre, de l'essence pour les moteurs des pirogues, des cartouches de fusils, des hameçons, du rhum.

Ils ont de quoi payer, puisque, en tant que citoyens français, les Indiens de Guyane ont droit au RMI et aux allocations familiales. « Finalement, nos attentes se croisent », remarque Sandrine Jund, institutrice à Trois-Sauts depuis dix ans, d'origine alsacienne. *En venant ici, j'ai voulu fuir la société de consommation, alors que les Indiens, qui y ont désormais accès, n'ont que cette idée en tête : consommer ! Il faut d'ailleurs se méfier de certains mythes que l'on projette sur eux, qui sont en fait nos propres fantasmes de retour aux origines.*

En pleine transition, la communauté de Trois-Sauts est en réalité traversée par des aspirations contradictoires. Pour les uns, certains jeunes notamment, la ville offre un mode de vie attractif. « Je ne veux pas rester au village, il n'y a rien à faire ! », confie l'un d'eux, qui a troqué le kalimbé traditionnel contre un short de foot et une casquette. La télévision, donnant à voir d'autres civilisations, y est certainement pour beaucoup : car, aussi étonnant que cela puisse paraître, dans un village où il n'y a ni eau courante ni électricité, les petits écrans ont fleuri sous les carbet de bois ! On y regarde des DVD grâce à des lecteurs flambant neufs achetés à Saint-Georges, dont le son est à plein volume, pour couvrir le vrombissement du groupe électrogène...

Pour les autres, il faut au contraire préserver la culture ancestrale des Wayampis. A ceux-là, la télévision apparaît comme une menace. « Les Indiens qui vivent dans les villes regardent la télé toute la journée et ils oublient nos traditions », s'inquiète Robert, 63 ans, né au temps des pirogues en bois et du tir à l'arc. « Il n'y avait que deux ou trois fusils pour tout le village à l'époque », selon cet homme aux cheveux mi-longs. Il se souvient que la chasse et la pêche étaient plus faciles. « L'État a demandé à la population de se sédentariser, cela a entraîné une pression sur les ressources naturelles près du village », explique Sandrine, l'institutrice. Et si l'espérance de vie a augmenté, avec l'installation d'un poste de santé à Trois-Sauts, la poussée démographique confronte la République à de nouveaux défis : accès à l'eau potable, insalubrité...

À cet égard comme à bien d'autres, le Parc national de Guyane, créé l'année dernière, est au cœur des préoccupations. Si ce nouveau statut a pour ambition affichée de protéger la forêt amazonienne et de développer les activités humaines, le contenu de la « zone de libre adhésion », dont fait partie Trois-Sauts, reste encore à définir. « Les villageois ont peur de ne plus pouvoir chasser certaines espèces protégées : on a beau les rassurer sur ce point, les craintes demeurent », souligne Jean-Michel, un Indien employé par le Parc, qui ajoute que, surtout, « ils ne veulent pas de touristes ». Actuellement, la zone est strictement réglementée et interdite au tourisme, mais qu'en sera-t-il bientôt ? s'interroge Robert. « Si l'on ouvre la porte, les touristes vont arriver avec leurs appareils photo et dénaturer la vie du village », redoute cet homme respecté, pour qui la priorité reste la santé et l'éducation des Indiens wayampis.

MARINE LAMOUREUX

DEMAIN : À l'école de la République.